

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Sayigh, Rosemary. *Palestinians : From Peasants to Revolutionaries*. New York, Monthly Review Press, 1979, 206 p.

par Mikhael Elbaz

Études internationales, vol. 12, n° 4, 1981, p. 820-821.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701295ar>

DOI: 10.7202/701295ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

quelles l'initiative stratégique passe des Égyptiens aux Israéliens pour revenir finalement dans le camp égypto-soviétique. Le développement de l'escalade fait en particulier l'objet d'un raccourci éclairant (p. 188). L'analyse de la brutale désescalade d'août 1970 par contre reste hésitante. Comme nombre d'historiens, Y. Bar-Siman-Tov, prenant pour argent comptant les dires de H. Heykal, ne retient dans les discours nassériens des derniers mois de guerre, les plus meurtriers, que l'expression cachée d'intentions pacifiques et attribue au seul « raïs » à l'exclusion de toute pression soviétique, l'acceptation égyptienne du plan américain de « cessez-le-feu ». On nous permettra de nous en tenir à l'hypothèse en vertu de laquelle Nasser n'aurait accepté de suspendre les hostilités que parce qu'il avait obtenu l'assurance d'atteindre par ruse l'objectif qu'il échouait à atteindre en combattant : le déploiement des missiles le long du Canal.

L'analyse historique débouche sur une sorte de bilan : équitable et aussi global que possible, on ne saurait qu'y souscrire. Gains et pertes s'y distribuent inégalement : le renforcement des potentiels militaires favorise Israël mais c'est aussi lui qui y perd le plus en autonomie de décision. Ainsi la « guerre d'usure » aura profondément modifié le rapport stratégique des forces entre l'Égypte et Israël non seulement sur le terrain mais au niveau diplomatique où s'amorce la fin de la bipolarisation de leur conflit.

On ne saurait tout à fait négliger pour finir les deux chapitres introductifs et quelques éléments de conclusion qui constituent la partie théorique de l'ouvrage. Celle-ci se réduit pour l'essentiel à une réflexion typologique sur les « guerres limitées » en général et cette forme particulière de guerre limitée que seraient les « guerres d'usure ». Mais alors qu'il est relativement aisé de commenter les premières qui font l'objet d'une littérature abondante pourtant sur la définition des causes (auto-limitation ou contraintes) et du champ (objectifs, moyens, extension politique et géographique) des limitations, il n'en va pas de même des « guerres d'usures » ; et pour cause : Elles n'existent sans doute pas. Peut-être ne désigne-t-on commodément par là que des batailles statiques d'une certaine durée, des

accidents stratégiques en quelque sorte, pis aller qui ne dureraient que dans l'attente de ressources nouvelles. En l'occurrence notre « guerre d'usure », que la langue arabe n'hésite pas à traduire de manière plus abusive encore par « guerre d'épuisement » (*hard al-istinzāf*), correspond à une désignation historique dont l'appropriation se passe de légitimation. L'important était de souligner comme Bar-Siman-Tov l'a fait, que les opérations militaires égypto-israéliennes de 1969-1970 relevaient d'une guerre limitée asymétrique. Limitée pour les Israéliens, par des considérations principalement politiques, elles l'étaient, pour les Égyptiens, par leurs capacités. C'est une bataille que militairement, ils ont failli perdre ; stratégiquement, en changeant les « règles du jeu », ils l'ont gagnée.

Louis-Jean DUCLOS

*Centre d'études des relations internationales
Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris*

SAYIGH, Rosemary. *Palestinians: From Peasants to Revolutionaries*. New York, Monthly Review Press, 1979, 206 p.

L'histoire contemporaine de la Palestine soulève des polémiques rageuses, des débats passionnés, laisse rarement indifférent l'observateur ou le scientifique. Là s'est joué et se trame encore le passé récent ou lointain et le futur incertain de deux peuples à la « nuque raide », déterminés à recouvrir ou à sauvegarder leur souveraineté nationale. Toutefois rarement a-t-on tenté dans les travaux d'orientalistes d'élucider les fondements de la thèse qui fait de la Palestine un lieu de passage et de sa population des nomades sans enracinement ni mémoire. Tout au plus présente-t-on dans l'histoire officielle, les luttes et les alliances des classes dirigeantes palestiniennes avec l'impérialisme britannique et le mouvement sioniste. Les paysans palestiniens ne constituent – même dans les moments les plus critiques de la confrontation judéo-palestinienne (1936-39; 1948) – que des victimes de la fragmentation sociale et politique de l'espace palestinien sous domination britannique.

Le livre de R. Sayigh s'inscrit à contre-courant de cette narration diplomatique et pro-

pose plutôt une chronique fondée sur des histoires de vie des réfugiés palestiniens au Liban dont le mérite principal est de débusquer les images attribuées à ces derniers tant en Occident qu'en Israël: a) *Nomades* sans fixation spatiale et nationale tandis qu'ils furent et demeurent encore profondément liés (par la mémoire et le désir du retour) à la terre; b) *Réfugiés*, réduits à la charité internationale et à l'hospitalité surveillée au sein des États arabes limitrophes alors qu'ils sont insérés de manière instable et contradictoire dans les économies du proche-orient et enfin *Terroristes* dès qu'ils s'affirment politiquement contre l'excès de verbalisme des régimes arabes et les attaques militaires israéliennes.

Ces trois images recouvrent de fait trois périodes distinctes de l'histoire mouvementée d'un peuple majoritairement paysan qui résiste avec des armes différentes dès le début du siècle à la pénétration du capitalisme dans l'agriculture sous les efforts conjugués de l'administration ottomane, de la colonisation de peuplement sioniste et du mandat britannique. En effet, les transformations sociales, juridiques et démographiques durant les années 1918-1939 agissent notamment sur l'organisation sociale de la production paysanne, favorisent la concentration et l'aliénation des terres, soumettent les paysans à l'endettement et à la paupérisation dont l'ampleur sera accentuée par la défense du travail juif prônée par les sionistes-socialistes. Face à ces mutations, les paysans résistent à l'empiètement de leurs droits territoriaux (1921, 1929, 1936-39), non seulement pour des raisons économiques évidentes mais également à cause de leur attachement à l'unité villageoise et familiale qui structure la culture paysanne. Pour Sayigh, c'est ce mode de vie rural et la perception par les travailleurs des objectifs des immigrants qui ont aiguisé l'identité palestinienne et limité le processus de déterritorialisation et par conséquent la destruction de la formation sociale palestinienne par le mouvement sioniste qui devra avoir recours à la violence pour clôturer le territoire. À l'appui de sa thèse, elle souligne que seulement 6% des terres ont pu être achetées par les organisations de la colonisation mais omet de préciser (et je ne sais trop si c'est pour minimiser

l'alliance de classes tacite entre l'aristocratie foncière palestinienne et le mouvement sioniste) que cela correspondait à 38% des terres cultivables. L'auteur constate toutefois que les clivages confessionnels, régionaux et classistes ont constitué un obstacle à la formation d'un bloc politique structuré et déterminé à ne compter que sur ses propres forces et non sur le soutien des britanniques ou des États arabes. Certes, la paysannerie s'est insurgée mais n'a pu, réprimée par l'armée britannique, éviter la catastrophe de 1948 qui fera de la majorité, des palestiniens sans patrie: « les juifs du monde arabe ».

C'est la description du déracinement, de l'expulsion durant la guerre (que les mémoires du général Rabin viennent d'attester) qui constitue la partie la plus intéressante du livre en ce sens qu'elle illustre l'humiliation ressentie et explique partiellement la vigueur de l'attachement au territoire interdit. « En douze heures nous sommes passés de la dignité à l'humiliation » dira l'un des réfugiés à l'auteur condensant ainsi la portée de l'oppression ressentie qui aurait pu dans les conditions prévalentes d'alors conduire à la dépendance et à la résignation d'autant plus que les Palestiniens eurent à subir la discrimination sociale et politique au sein des États arabes. Néanmoins, leur marginalisation a provoqué le maintien d'un réseau serré de rapports de parenté qui ont cristallisé le désir du retour dans une terre et un passé souvent peints en termes idéaux. Par ailleurs, leur dispersion contribua à une différenciation de classe ainsi qu'à la promotion de l'éducation et de l'identité palestinienne dont la dénégation permanente par l'État israélien constitue un adjuvant non-négligeable. Enfin, si la tradition peut être conçue comme un mode de résistance comme le note l'auteur, il est également vrai que la mutation des Palestiniens de paysans en révolutionnaires est tributaire de leur expulsion du moyen de production fondamental qu'ils détenaient: la terre et des difficultés qu'ils rencontrent pour faire reconnaître leurs droits fondamentaux dont celui de la souveraineté politique.

Mikhael ELBAZ

Département d'anthropologie
Université Laval